

Dix-huitième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : Ex 16, 2-4. 12-15 ; Eph 4, 17. 20-24 ; Jn 6, 24-35

Depuis dimanche dernier, et pendant cinq dimanches consécutifs, l'Église nous fait entendre le sixième chapitre de saint Jean ; chapitre tout entier consacré à Jésus comme pain de vie ; et pour employer des mots plus habituels, c'est un chapitre qui nous fait réfléchir à l'Eucharistie, c'est-à-dire à la Messe, et à la présence réelle de Jésus dans l'hostie consacrée.

Dimanche dernier, la prodigieuse multiplication des pains et des poissons, multiplication qui a donné à manger à une foule immense : ce miracle préparait nos esprits à croire à la puissance infinie de Jésus : Jésus, qui est à la fois homme et Dieu. Car pour comprendre un peu l'Eucharistie, la Messe, il faut croire à la puissance infinie de Jésus qui est Dieu.

Les dimanches à venir, le texte de saint Jean nous fera prendre conscience du lien fondamental qui existe entre le don de l'Eucharistie et la Passion, où Jésus verse son Sang pour nous. Et puis il y aura, au cinquième dimanche, l'évidence que, s'il y a des gens qui acceptent cette doctrine sur le pain de vie, il y a aussi des gens qui la négligent, la refusent, et s'éloignent de Jésus.

Mais aujourd'hui, le texte évangélique nous invite à réfléchir à la faim. Il y a, en effet, plusieurs sortes de faim. « Ayant trouvé Jésus sur l'autre rive, ils lui dirent : "Rabbi, quand es-tu arrivé ici ?" – "Amen, amen, je vous le dis, répond Jésus : vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé de ces pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez non pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle." »

Dans notre monde, tout vivant a faim. Dès qu'il est né, un enfant, par ses pleurs, manifeste cette faim ; tous s'en réjouissent ; tous voient, dans cet enfant qui pleure, sa faim, un signe heureux de sa vitalité. À l'autre extrémité de la vie physique, quand une personne âgée n'est plus capable de se nourrir, n'ayant plus aucune faim, c'est que la mort approche. En notre monde, oui, tout vivant a faim.

Mais Jésus distingue deux nourritures différentes et deux sortes de travaux, en relation avec ces deux sortes de nourritures. « Travaillez, dit-il, non pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle. » La différence n'est pas minime : d'un côté il y a le temps, le provisoire ; de l'autre côté il y a l'éternité ; ce qui demeure jusque dans la vie éternelle.

Pourtant, il y a aussi des ressemblances entre ces deux faims, faim de la nourriture qui se perd et faim de la nourriture qui demeure jusque dans la vie

éternelle : dans les deux cas, pour les assouvir, il faut travailler. Il y a un rapport entre la nourriture et le travail. « Travaillez, dit Jésus, non pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle. »

Les pays qui manquent de pain manquent aussi, généralement, de possibilités de travail. Avoir du travail est une promesse de pain. Quel est donc ce travail, nécessaire, pour assouvir cette faim spirituelle ? Heureusement, les disciples ont posé la question fondamentale : « Que devons-nous faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » Que devons-nous faire ? « L'œuvre de Dieu, répond Jésus, c'est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. » L'œuvre est de Dieu mais il faut y travailler.

Au soir de sa Résurrection, en marchant aux côtés des compagnons d'Emmaüs, Jésus leur reproche, justement, leur incurie : « Ô cœurs insensés et lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les prophètes. » (Lc 24, 25) Il donna alors l'exemple d'un travail bénéfique : « Partant de Moïse et de tous les prophètes, il leur expliqua tout ce qui le concernait. » (v. 27)

Comme avec les compagnons d'Emmaüs, il faut reprendre la Loi et les Prophètes et y discerner tout ce qui concerne Jésus. Ce travail-là n'est pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle... Car il y a là un vrai travail, que la tradition monastique préfère appeler la *lectio divina*. C'est en rapport direct avec ce que Jésus appelle l'œuvre de Dieu. « Car l'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. »

L'œuvre de Dieu, c'est aussi l'*Opus Dei*. Les moines, qui entendent périodiquement lire la règle de saint Benoît – tantôt en latin, tantôt en français –, savent tous combien cette notion est omniprésente dans la règle bénédictine. L'*Opus Dei* : saint Benoît explique que cette œuvre de Dieu – l'*Opus Dei* – consiste à louer Dieu et la nuit, et aussi sept fois le jour.

« Que rien ne soit préféré » à ce travail-là, dit saint Benoît (RB 43, 3)¹. En effet, cette liturgie quotidienne sert de cortège à la messe, elle est comme l'ostensoir de l'Eucharistie. Tout cela suppose la foi et la nourrit. Tout ce travail n'est pas pour la nourriture qui se perd mais pour la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle.

Nous fêtons chaque année, le 4 août, saint Jean-Marie Vianney, le curé d'Ars. Nous ne le fêtons pas aujourd'hui, car la mémoire de la Résurrection du Christ est l'unique soleil de chaque dimanche. Sachant pourtant la fascination du saint curé pour l'Eucharistie, le pain de vie, j'ai été le lire. Voici ce que j'ai trouvé : le curé d'Ars disait donc : « Je ne veux pas entreprendre de vous montrer toute la grandeur de ce Sacrement, de l'Eucharistie : ceci n'est pas donné à un homme. »

¹ Règle de saint Benoît, chapitre 43, verset 3.